

## De l'élégance des gueux Extrait d'un roman à paraître

Kevin Vigneau

Number 107, Fall 2005

Écrire la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigneau, K. (2005). De l'élégance des gueux : extrait d'un roman à paraître. *Moebius*, (107), 147–149.

KEVIN VIGNEAU

*De l'élégance des gueux*  
(extrait d'un roman à paraître)

J'ai l'impression de ne plus être en Occident, car plus je regarde les gens que je croise, moins je suis en mesure de me reconnaître en eux ; étrangère, je me considère comme étrangère. Les robes des Indiennes sont colorées, les peaux sont sombres, de tout coin de la planète, et encore et toujours ces effluves d'épices qui vous prennent à la gorge.

Il y a un restaurant asiatique à côté duquel une pâtisserie grecque offre des bouchées, une petite fruiterie, viande halal, une dizaine de commerces qui s'affichent ainsi. Même les marchands de fringues ont l'air d'avoir pignon sur rue au bord du Gange. Une fois passé les Shell et consorts, je suis soumise à la découverte perpétuelle, je nage dans des écritures inconnues, je plie sous le fardeau de l'ignorance.

Des musulmans sortent d'une mosquée, l'Assuna... d'autres y pénètrent. Des enfants courent, comme partout où il y a des enfants, m'accrochent au passage, repartent en riant, et je me retourne étourdie par cette valse nouvelle de couleurs, de sons, d'odeurs, et ce quartier qui s'ouvre à moi.

Un pas, deux, douze, et je croise ce fameux bar Pam-Pam – sans y entrer – au coin de la rue Durocher, où je n'irai pas davantage, ou alors ce soir, continuer et goûter la rue, jusqu'à ce petit parc, une zone de tranquillité où l'on s'agite toutefois. Parc Athéna. Là aussi, c'est bigarré, on s'y perd en cultures différentes qui se côtoient, une grande statue de bronze vert se dresse au milieu, Athéna évidemment ; tout converge vers elle. N'était-elle pas l'intelligence, Athéna ? Le centre autour duquel musulmans, hindous,

chrétiens, tout ce qui bouge, croît et vit vient prendre quelque repos. Et moi.

Je me carre tant qu'il est possible sur mon banc, sous l'égide de la déesse – je crois qu'il faut dire ainsi, sous l'égide. Des Asiatiques, des Africains, toute origine se trouve, et nous ne sommes pas vingt, à nous épier sans méfiance, la différence est ici normalité. Une jeune enfant s'avance vers moi, fière de son tricycle, qu'elle ne maîtrise qu'à moitié, elle tangué, a presque quitté sa monture, reprend le contrôle, son père sourit en l'applaudissant silencieusement. Elle repart en lançant un cri de joie.

Coiffé d'un bonnet de laine malgré la chaleur, un homme fait les cent pas dans le parc, mange une arachide, en jette deux ou trois devant lui, attirant une demi-douzaine d'écureuils. Il bifurque vers moi. Cela met en évidence son visage évadé, vague, vide, handicapé, qui ne semble rien respirer ; mais parfois une luminescence traverse sa physionomie lorsqu'il voit les bêtes écaler les arachides et s'en repaître. Ensuite il les imite, croirait-on, et il reprend du service, distribue le pain aux bouts de nerfs que sont ces rongeurs.

Étrangère. Pourquoi ? L'autre, comme je me découvre, autre. Je ne sais ce qui nous pousse vers l'autre et nous repousse simultanément, on déteste en nous ce que nous occultons, et nous occultons le reste, m'horripile cette sensation qui m'habite depuis quelques minutes, malgré Athéna, me sentir ailleurs alors que je devrais me croire chez moi.

Montréal, cette ville que je parcourais lors de mes escapades de fin de semaine, voilà mon Montréal occulté, et mon occultation hypodermique, moi. Soudainement, on est à la maison, rien ne va, l'homme est mis dehors, loin rejeté, on se prend à se sentir seule, et l'idée d'un homme que l'on n'a jamais vraiment connu nous revient et les phantasmes s'alignent, on se métastase l'équilibre et le quotidien, on part, folle à nier et, devant l'inconnu, on réalise que cet autre apeure, qu'il déstabilise, qu'il aime ; mais les pôles sont ce qu'ils sont, antinomiques, quoique attirés ; et je m'attire vers cette faune, me sauve toujours, où est ce Vigneau ici perdu battu en brèche flou que je ne com-

prends guère plus que ce nourrisseur d'écureuils ? Deux robes à paillettes sont caressées par le vent sous l'égide et le Vigneau est mort.

Qui dans ce fatras me dira quelque chose de lui ?